N° 38 AVRIL-JUIN 1953

Le Cempuisien

Bulletin de l'Association des Anciens Élèves
de l'Institution Départementale Gabriel Prévost

PARAISSANT TRIMESTRIELLEMENT

Les réunions mensuelles sont momentanément suspendues. Elles seront remplacées par des réunions pour lesquelles une circulaire sera envoyée.

SIEGE SOCIAL : 6, rue de Louvois, Paris-2e
Compte chèques postaux : 1844-02 Paris

PRÉSIDENT :
M. MARANDE, 68, rue Championnet (18e)

Mlle Beaujard, Assistante sociale, 57, Bd Sébastopol, reçoit lundi, mercredi et vendredi, de 9 h. à midi; et mardi, de 14 h. à 18 h., dans la **Grande Salle sur demande.** Tél. : Cent. 88-25

GABRIEL PRÉVOST

Le samedi 25 avril 1953 fut la date choisie par votre Comité, de préférence à celle du 2 mai, pour se rendre à l'Institution où, d'accord avec M. Contini, son Directeur, devait se dérouler, devant le personnel et les élèves, la cérémonie annuelle de l'anniversaire de notre bienfaiteur : J.-G. Prevost.

Ce jour-là, une délégation composée de quelques membres du Comité se trouvait dans l'établissement bien avant l'heure fixée pour la cérémonie où notre président devait, au nom des anciens élèves qu'elle représentait, prendre la parole.

Mais notre ami, en acceptant la parution de son discours, ne manque pas de nous faire remarquer que l'armature de celui-ci qui rappelle la vie, parfois mouvementée, de G. Prevost, est parue sous forme d'un article de Schumacher dans le bulletin de notre Association il y a plus de cinquante ans et, pour la circonstance, n'a fait qu'y ajouter que quelques commentaires.

De toutes façons nous estimons nécessaire cette parution afin de faire connaître à de nombreux camarades et aux grands élèves actuellement à Cempuis ce qu'était celui à qui nous devons d'avoir passé les plus belles années de notre jeunesse dans le bel établissement qui fut — sinon le premier — un des premiers de ce genre.

En quelques mots M. le Directeur remercia notre président et, s'adressant aux élèves, leur dit de bien réfléchir sur ce qu'ils venaient d'entendre et surtout d'en faire bon profit.

Avant et après cette cérémonie nous avons eu le plaisir d'entendre la jeune fanfare de l'Institution qui était placée dans le bois, au-dessus du caveau, d'où nous ne pouvions l'apercevoir, mais où nous pouvions d'autant mieux l'apprécier.

Bien vite arriva l'heure de la séparation et du retour car, à 17 heures, nous devions (les élections ayant lieu le lendemain) reprendre le train qui nous ramenait à Paris dans la soirée.

Remercions M. Contini de cette agréable réception qui fut favorisée par une température printanière et un soleil se montrant par intermittence.

⁂

« M. le Directeur,
Mesdames, Messieurs,
Mes chers enfants,

« Une fois encore et bien longtemps, je l'espère, il en sera ainsi : le personnel et les élèves de l'Etablissement, l'Association des anciens élèves représentée par quelques-uns de ses membres, tous réunis en ce lieu où nous ramène un bien cher devoir. En effet, le devoir du souvenir et de la reconnaissance veut que, chaque année à pareille époque, nous venions nous recueillir quelques instants devant le caveau de Joseph-Gabriel Prevost, qui fut notre bienfaiteur et le fondateur de cet établissement.

« Ce souvenir il est gravé en nous; non pas que nous ayons connu personnellement celui dont je veux vous entretenir aujourd'hui; mais, parce que dans notre jeune âge, nous en avons souvent entendu parler. Mes aînés en ont rappelé la vie soit à cette même place, soit par des écrits que nous retrouvons chez quelques privilégiés, ce qui m'a permis de relever les détails qui vont suivre.

« C'est pourquoi — et je m'excuse si je suis un peu long — j'ai l'intention de développer en détails pour essayer de vous faire comprendre, mes chers enfants et également à ceux qui ne la connaissent pas, la vie de cet homme. Je voudrais être capable de vous faire apparaître sur un écran de cinéma un film vous retraçant toute son activité. A défaut, je vais essayer par la lecture de vous en transmettre les images telles que je me les représente.

« Par la pensée, reportons-nous 160 ans en arrière, peu après la révolution de 1789, et suivons pas à pas la vie de cet enfant du village de Cempuis.

« Joseph-Gabriel Prevost naquit à Cempuis, le 22 août 1793, de parents cultivateurs.

« Dans une notice biographique écrite par lui-même à l'âge de 80 ans, de laquelle sont tirés tous les renseignements cités jusqu'en 1858, il nous aprend qu'il reçut de ses parents, « l'exemple du travail, de l'ordre et de la pratique de la bienveillance que l'on nomme charité ». Son « instruction fut celle du village à cette époque : lire, écrire, un peu calculer ». Ouvrons une parenthèse pour bien faire remarquer qu'à cette époque où l'instruction était loin d'être obligatoire l'on pouvait facilement compter les enfants qui apprenaient et surtout retenaient ces principales règles.

« En 1810, il quitte la maison paternelle avec ces recommandations que, vieillard, il aimera rappeler : « Cher enfant, tu vas nous quitter pour aller à Paris; n'oublie jamais les conseils de tes père et mère. Si tu arrives à un grand bien-être, que l'orgueil ne s'empare pas de ton esprit. Souviens-toi que tu es parti de Cempuis à 17 ans sans fortune ».

« Vous représentez-vous cette image, mes chers enfants, d'un tout jeune homme quittant son village en 1810. Par quels moyens ? La diligence sans doute. Dans quel but ? Pour se rendre dans la capitale afin d'y gagner sa vie et s'y faire une situation.

« A 20 ans, il entre dans une maison de commerce. Son père meurt peu après.

« En février 1818, — il n'avait pas encore 23 ans, — il fonde une maison de nouveautés et se marie dans la même année avec une jeune personne sans fortune, qui meurt onze ans plus tard, après lui avoir donné cinq enfants dont quatre vécurent peu, et lui laissant une fille qu'il perd bientôt. Brisé dans ses affections, il trouve une consolation en venant en aide aux malheureux.

Ajoutons que, déjà du vivant de sa femme, il avait formé des projets philanthropiques de concert avec elle, comme en témoigne ce passage d'une de ses lettres : « Mes idées de venir au secours de ceux qui ont besoin datent de 1824, d'accord avec ma femme nous prendrions cette direction; elle y a peu contribué, elle est morte en 1827 .

« Arrive la Révolution de 1830; il adopte les idées saint-simoniennes, loue une vaste maison où il installe 14 ménages avec 18 enfants qu'il fait instruire à ses frais.

« Avant de poursuivre mon récit et pour la compréhension de certains détails, il me faut vous dire un mot sur le « saint-simonisme » qui était la doctrine du comte de Saint-Simon (né en 1760, mort 65 ans plus tard, en 1825). Cette doctrine peut se résumer ainsi : Association universelle, abolition de tous les privilèges de naissance; à chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres; abolition de l'héritage et égalité des sexes. (Divisés d'opinion, condamnés par les tribunaux, les saint-simoniens se dispersèrent en 1833.) Toute sa vie, Gabriel Prevost en conservera les principes; sa correspondance y fait souvent allusion.

« Mais les associés dont je viens de vous parler (14 ménages et 18 enfants) n'étaient pas préparés à la vie communautaire et, dans cette tentative, Gabriel Prevost éprouve des déboires. Cet essai infructueux et le malaise résultant de la révolution le mettent dans un état financier assez précaire. Après deux ans d'expérience, il est contraint de dissoudre la société formée. Laissant sa maison de commerce confiée à des employés, il part en Amérique vers 1832 où la fièvre de l'or faisait affluer les gens aventureux. Par un travail acharné, il y acquiert une petite fortune, mais la maladie l'oblige à rentrer en France peu de temps après. Sa santé rétablie, il reprend la direction de son commerce à Paris et voit bientôt ses affaires prospérer; il fonde des succursales dans différents quartiers : Batignolles, Belleville, Charonne, Faubourg St-Honoré, Montmartre, Ternes, fait bâtir une maison. en achète une autre. Atteint de surdité, il est obligé, pour se soigner, de quitter Paris. Entre temps, il aide à s'établir 40 jeunes parents.

« Au milieu de cette prospérité, survient la Révolution de 1848; ses affaires en subissent un contre-coup et il se voit obligé de suspendre ses paiements à plus de 400 créanciers. Ceux-ci, confiants dans sa probité et son activité, lui accordent un concordat; il repart en Amérique, se met courageusement à la besogne, et réussit en cinq ans à se libérer de ses obligations. Il écrivit plus tard à ce sujet : « Ma vie a été bien mélangée de peines de cœur, tribulations dans les affaires commerciales... j'en suis sorti avec la joie de ne pas avoir fléchi au conseil de me conserver 10.000 francs de rente, et que mes créanciers ne pourraient rien me réclamer ».

« En 1858, — il avait 65 ans, — ses affaires rétablies, il rentre à Cempuis où, résolu de mettre en pratique un projet longtemps caressé, il fait bâtir (de 1858 à 1863), les bâtiments nécessaires à la création d'une maison de retraite pour la vieillesse bientôt doublée d'un orphelinat.

« L'inauguration, le 17 juillet 1863, de la chapelle de cet établissement (qui se situait à l'emplacement actuel des ateliers) donna lieu à une cérémonie qui réunit les habitants des environs. Joseph-Gabriel Prevost y prononça un discours : « Les bons secours donnés à la vieillesse sont un acte de justice, y dit-il, elle nous a précédé dans la voie; le sillon qu'elle a tracé a été arrosé de ses sueurs, et nous en recueillons le fruit; aujourd'hui son expérience est un champ déjà moissonné, mais où nous trouvons encore à glaner; il est donc juste que nous la dédommagions de ses sacrifices en lui assurant le repos après le travail. C'est un devoir pour nous, car nous voudrions qu'on le remplît envers nous-mêmes »; et plus loin : « Aimez vous les uns les autres; aimez votre prochain comme vous-mêmes; pratiquez la charité envers tous et en toutes choses; puisse cette loi se graver dans nos cœurs et nous faire voir des frères dans tous nos semblables ».

Ne bornant pas son activité à la maison de retraite, il « espère, avec le concours des hommes instruits et bienveillants, former ultérieurement une bibliothèque morale et instructive, annexée à cet établissement, où chacun pourra puiser les moyens de s'améliorer, autant sous le rapport de l'esprit que sous celui du cœur ».

« Dès son retour à Cempuis, en 1858, ses opinions libérales lui firent beaucoup d'ennemis dans ce petit village et l'on accusa « la maison de retraite d'être en rapport avec le diable ». (C'est lui-même qui le rappelle dans une lettre où il se moque de cette accusation fantastique.) Mais, cet état de choses ne durera pas heureusement.

Jusqu'à sa mort, sa grande préoccupation fut d'assurer la liberté de conscience à l'Orphelinat; pour y arriver, il en écarta successivement l'Assistance publique, les catholiques, spirites et protestants, et confia définitivement la continuation de son œuvre au Conseil général de la Seine, qui seul sembla présenter toutes garanties à cet égard.

« Je n'ai pas l'intention de vous donner lecture de l'ensemble de son testament, mais celui-ci est significatif : il y veut « que l'établissement ait toujours pour directeur et sous-directeur, instituteurs et institutrices, des laïques, afin que les enfants y soient recueillis d'une façon égale et sans esprit de secte ».

« En 1871, après la guerre franco-allemande et l'insurrection communaliste de Paris, il s'occupa activement d'une association constituée, sous le nom de Société de l'Orphelinat de la Seine, pour venir en aide aux nombreux orphelins du siège et de la commune. Les pupilles de cette société étaient, en majorité, parmi les orphelins de Cempuis.

« Il semble qu'il eut des déceptions en ce qui concerne l'hospitalisation des vieillards, car leur nombre décrût à mesure qu'augmenta celui des orphelins, et l'établissement fut, peu à peu, réservé à ces derniers. Ne suffisant plus à sa direction, il chercha un collaborateur. Dans une lettre à un postulant, il exposa longuement ses vues pédagogiques : « Dans un établissement où il devra y avoir une certaine quantité d'enfants, dit-il, un directeur, pénétré de ses devoirs, devra être le flambeau qui conduira à les élever au-dessus des vieux préjugés, par la loi du devoir : Aimez-vous les uns les autres, faites ce que vous voudriez qu'il vous soit fait. Il faut donc que nous soyons nous-mêmes ce que nous voudrions que soient nos enfants ».

« Voici également, d'après lui-même, la nature des rapports avec son personnel : « Nous vivons en famille, pas d'étiquette du maître avec valet; la domesticité n'existe pas chez nous, tous ont nom d'employé... Chez nous, il faut que ceux qui veulent être les premiers soient les serviteurs des serviteurs, en actes, non en paroles ».

« Un de ces correspondants parlait de lui comme d'un « Franklin campagnard ». Un autre, plus justement, le qualifiait de « patriarche de la bienfaisance ». C'est là, je crois, le terme qui lui convenait le mieux. Il y a en effet quelque chose de patriarcal dans la dernière partie de sa vie. « Vous m'avez qualifié d'une bonté que je ne dois pas m'attribuer, elle est innée en moi, répond-il à une personne qui lui témoigne son admiration; ce qui me fait dire cela, c'est qu'avant que mon jugement soit développé, j'éprouvais des sensations de bonheur quand je voyais faire une bonne action, surtout envers un pauvre et soutenir le droit des faibles. Quand mon état physique s'est développé, le mal n'a pas dominé chez moi; l'égoïsme n'a pas eu de prise. L'argent ne m'a jamais fait éprouver de bonheur comme après avoir obligé ou secouru quelqu'un ». Il écrit également : « C'est ma joie de pouvoir calmer quelques douleurs. Si l'humanité se comprenait, ne serait-elle pas solidaire ? Le fort doit aider et soutenir le faible; c'est ma vie ».

« Je ne demande pas d'autre satisfaction que celle de ma conscience; se demandait-il plus tard, as-tu rempli ta mission ? Il est des instants où j'ai peine à répondre à cette question : « C'est une leçon pour faire mieux ».

« Beaucoup, dans son cas, se seraient reposés — nous nous trouvons, à ce moment, deux ou trois ans avant son décès, c'est-à-dire à la période où la France faisait tous ses efforts de redressement après la défaite de 1871 — mais, quand il s'agit de soutenir autrui, Gabriel Prevost est infatigable. Il fonde une société de secours mutuels pour les ouvriers de Cempuis, Grandvilliers, Grez, Hamel, Rieux et Sommereux et il disait : « Les travailleurs producteurs ne doivent pas être oubliés dans leur vieillesse ou les accidents qui peuvent leur arriver et qui empêchent leur travail »; et dans le codicile de son testament (25 mars 1873) nous constatons que cette société figure pour une rente annuelle de 400 francs, soit environ 80.000 francs de notre monnaie actuelle.

« Dans les loisirs que lui laisse la direction de son Orphelinat, il est conseiller municipal de Cempuis de 1860 à 1874, c'est-à-dire jusqu'à l'épuisement de ses forces. Nous notons également que vers cette époque il se faisait porter à la mairie lorsqu'il ne pouvait s'y rendre par ses propres moyens.

« Ce qui ne l'empêcha pas également de s'occuper de diverses œuvres de solidarité et de rédiger une étude sur la réforme sociale qu'il intitule : *La Pensée de l'homme réfléchi.* Malheureusement pour celui qui veut connaître l'*Histoire de Cempuis,* cette étude reste introuvable. Nous en trouvons quelques pensées et maximes dans le *Bulletin de l'Orphelinat Prevost* de janvier-mars 1883.

« Gabriel Prevost n'a prétendu être ni un penseur ni un écrivain et s'en est même défendu. En 1869 il répondit à un correspondant qui sollicitait son jugement : « En fait de littérature, je suis fort ignorant, n'ayant reçu que l'éducation du village... je n'ai pas été gratifié d'une bonne mémoire, je n'ai jamais pu apprendre ma grammaire ».

« Tant de labeur ruine sa santé; se sentant

faiblir, il fait ses adieux à ses amis : « La vieille machine humaine est usée, écrit-il à l'un d'eux, il faut en subir les conséquences; tout s'use dans la vie, je ne puis faire exception ». A un autre il écrit : « Le rideau va baisser, adieu l'acteur. La place est facile à remplir avec beaucoup de dévouement; sans dévouement, pas possible ». Et, le 29 avril 1875, il s'éteint, assuré de la survivance de l'œuvre qui lui tint tant à cœur.

« En effet, nous lisons dans son testament que nous relevons dans le livre d'un ancien élève et qui s'intitule *Cempuis*, cette phrase : « Mon plus grand désir est d'assurer le maintien à perpétuité de l'œuvre que j'ai entreprise, il y a plusieurs années en formant l'établissement de Cempuis ».

« Voici, mes chers enfants, le portrait de l'homme qui fut le fondateur de cette maison qui vous abrite actuellement.

« Ferdinand Buisson, originaire de Thieuloy-Saint-Antoine, fut l'exécuteur testamentaire de G. Prevost. Son rôle fut des plus importants dans la fondation de l'O.P. Il s'y intéressa toujours et jusqu'à sa mort, en février 1932.

« Ne pouvant m'étendre sur Ferdinand Buisson, je rappellerai simplement qu'il fut directeur de l'Enseignement au Ministère de l'Instruction publique en 1879, principal collaborateur de Jules Ferry pour l'établissement des lois sur la laïcité, la gratuité et l'obligation de l'enseignement. Titulaire de la chaire des sciences de l'éducation à la Sorbonne en 1896, prix Nobel de la paix en 1927, il fut une des personnalités réellement marquantes de la IIIe République.

« Homme juste et bon par excellence, disait-on du père Prevost à sa mort. L'œuvre qu'il a fondée à Cempuis, son pays natal, attestera à la postérité que cet homme de bien avait un cœur supérieurement charitable, un cœur d'or pour les malheureux. »

« Et je pourrais ajouter que ce philosophe était un novateur et un précurseur du fait qu'il avait tenté de faire, et parfois avec réussite, une communauté de locataires (1830); magasins à succursales multiples (1845); asile de vieillards et de retraite (1863); Orphelinat (1871); et, pour couronner toute une vie, la société de secours mutuels des villages environnant Cempuis. Toutes activités que nous retrouvons actuellement sur un plan plus grand à l'échelon départemental et même national, et sur lesquelles je ne pense pas devoir m'étendre en ce jour et en ce lieu.

« Je terminerai en vous disant que la vie de ce philanthrope se résume dans ces strophes de Paul Robin, premier directeur de cet établissement encore embryonnaire et qui devait faire à Cempuis un renom universel. Strophes, tirées d'une chanson : « *Aux martyrs inconnus* » :

Consacrons notre ardeur et notre vie entière
A combattre les maux dont souffrent les hu-[mains,
Tyrannie, égoïsme, ignorance, misère,
De la fraternité montrons-leur le chemin.

Qu'importe après cela que notre nom s'efface,
Que notre souvenir disparaisse à jamais.
Heureux si nous pouvons aussi laisser la trace
De nos constants efforts, de nos humbles [bienfaits.

« Plus heureux que beaucoup, Joseph-Gabriel Prevost est mort après avoir atteint son noble but et il repose dans ce caveau solitaire, au milieu de la propriété qu'il consacra au secours des misères humaines.

« Aussi, mes chers enfants, montrez-vous dignes de cette œuvre.

« Par une application de tous les instants, par votre sagesse, votre discipline, votre zèle à bien faire, votre travail assidu, sachez mériter l'éducation qui vous est donnée dans cette maison qui nous laisse, à nous, anciens, tant de souvenirs heureux.

« M. MARANDE. »

PENTECOTE - Impressions d'une Choriste

Lorsque je suis venue en octobre dernier à la chorale des Finances, j'ai été frappée et attirée par la sympathique camaraderie qui régnait parmi les choristes.

J'ai appris que la plupart de ces personnes avaient été élevées dans la même pension et, à ma grande joie, je me suis trouvée englobée dans une fraternelle amitié que, jamais encore, je n'avais rencontrée dans la société.

Bien que m'étant inconnus, mon admiration allait aux membres enseignants de l'O.P., qui avaient su inculquer à « leurs enfants » une telle solidarité.

Puis la petite salle de la rue de Louvois m'accueillit et je pus déjà me rendre compte que l'Institution Prevost était aussi une très belle propriété, grâce aux photos accrochées aux murs.

Mais combien plus grande encore a été ma joie d'aller à Cempuis avec les anciens élèves restés fidèles à ce coin de France.

Entouré d'un mur, l'Orphelinat s'impose majestueux dans la verte campagne : de belles bâtisses de deux étages, en brique rouge. Pavillons et constructions forment un petit village au milieu de bois, champs de culture, vergers et ferme.

C'est dans ce cadre que les anciens retrouvent leurs professeurs et leurs camarades.

Les battants du portail de l'O.P. sont grands ouverts pour recevoir dans la cour d'honneur les anciens venus retrouver pour quelques heures leur enfance.

M. le Directeur accueille amicalement « ses enfants » de tous âges.

Les voitures, motos, vélos même, train et

cars ont amené une centaine de personnes qui bavardent, rient, s'embrassent.

Les enfants actuellement pensionnaires sont dans la cour, guettant les arrivées, sautant au cou de ceux qui leur ont déjà prodigué leurs caresses dans les précédents voyages ou autres circonstances. Une chaleureuse ambiance règne.

J'ai, paraît-il, une « tête de Cempuisienne ». Il m'a été posé ces questions :

— En quelle année es-tu sortie ?

— Rappelle-moi ton nom...

La cloche qui sonne indique qu'il faut gagner le réfectoire. C'est une vaste salle aux tables de marbre noir permettant un nettoyage facile et la propreté de cette vaste pièce, délaissée peu d'instants auparavant par les enfants, est tout à l'honneur du personnel des cuisines qui nous a servi avec une gentillesse extrême malgré le surcroît de travail.

La table d'honneur fait face aux tables où nous prenons place avec plaisir, l'estomac réclamant aussi sa part de réjouissance.

M. René Chaussard, chef de la chorale, ancien Cempuisien que tout le monde estime, en qualité de vice-président et au nom de ses camarades, remercie M. le Directeur du bon accueil qu'il a bien voulu nous réserver, souhaite que l'O.P. soit toujours cette merveilleuse institution que tous ont connue enfant.

M. le Directeur prononce un bref discours, demande l'aide morale et matérielle des anciens pour le bon fonctionnement de l'Orphelinat.

Puis J.-J. Barbier (encore un choriste) prend la parole pour évoquer les 7 années sur 12 passées avec Mme et M. Denizart, instituteurs retraités. Récit vivant — que vous aurez plaisir à lire à la suite de ces « impressions » — coupé d'anecdotes qui font sourire ses condisciples... et les autres.

Les « anciens » ont voulu concrétiser leur reconnaissance et leur affection en offrant à Mme et M. Denizart un cadeau qu'ils leur présentent à l'issue du déjeuner.

L'émotion nous gagne tous quand, de sa voie émue, M. Denizart ne peut que prononcer cette simple phrase : « A tous, merci ! ».

De sourire à rire il n'y a pas loin, et c'est un programme de choix qui maintenant nous divertit : Fanfare, chorale, sketches, danses, marionnettes, et la nouvelle « Marche des Cempuisiens », du chef, M. Aubertin, bissée et que nous fredonnerons et solfierons le soir après souper.

Les enfants, qui ont dû attendre avec impatience ces jours de fête, mettent tout leur cœur dans les rôles qui leur sont attribués au cours du programme de variétés. Ils sont fiers de revêtir les costumes et coiffes habilement préparés par les organisateurs avec des papiers de toutes couleurs.

La journée du lundi prend un caractère solennel lors de la réunion dans la cour d'honneur. Un coussin de fleurs est déposé près des plaques commémoratives en souvenir des anciens élèves morts au cours des deux guerres, tandis que la fanfare interprète une page de circonstance. Minutes bien émouvantes.

Les jeux sportifs d'équipe reprennent l'après-midi sous un soleil magnifique; lui aussi a voulu être de la fête ces deux jours et nous a comblés.

C'est à regret que tous nous pensons au départ; nous emporterons avec nous le souvenir d'un moment délicieux passé parmi petits et grands.

La gentillesse et la simplicité de tous m'ont profondément touchée. J'adresse un grand merci à M. le Directeur, au personnel de l'Institution, aux camarades qui m'ont si gentiment « adoptée » ainsi qu'à mes amis de la chorale à qui je dois une grande joie dans ma vie. Denise BANCHEREAU.

Mme et M. DENIZART

« M. le Directeur, Mme Contini,
Mesdames, Messieurs,
Chers camarades,

« C'est au double titre d'ancien élève, puis de collègue de M. et de Mme Denizart que je prends la parole pour leur rendre un hommage qui leur est dû alors qu'ils viennent de prendre leur retraite et pour leur exprimer — avec quel plaisir ! — toute ma reconnaissance en même temps que la vôtre, mes chers camarades.

« Une récente circulaire rappelait leur long dévouement à la maison dont nous avons été les élèves. Je vous remets en mémoire le temps qu'ils ont passé à l'Institution : Mme Denizart, de 1915 à 1948; M. Denizart, de 1919 à 1952. Ces dates parlent d'elles-mêmes. M. et Mme Denizart ont consacré toute leur carrière aux enfants de l'O.P. On peut dire qu'ils ont été des piliers de l'établissement, qu'ils ont constitué, d'abord avec M. et Mme Vallée, M. et Mme Contini, puis avec M. et Mme Volle, comme l'armature solide et durable du personnel enseignant.

« Avez-vous remarqué, à ce propos, camarades, comme Cempuis a le privilège de retenir longtemps son personnel ? Pour ne parler que des chefs et des enseignants que j'ai connus en tant qu'élève, il me suffit de mentionner les noms de Mme et M. Contini, maintenant directeur, qui nous accueillent aujourd'hui; M. Canioni, ancien directeur; M. et Mme Leroy, M. et Mme Cibeau, anciens surveillants généraux; M. Desauty; M. Roger; M. Charrière, M. et Mme Boutet; M. Contant; et et Mme Vallée; M. et Mme Debrie; Mme Jacquelin, ancienne élève; Mlle Vacher et M. Taupin. Et je pourrais citer autant de noms parmi le personnel administratif, ouvrier ou de service. Vraiment, Cempuis est une école où l'on ne fait pas que passer !

« M. et Mme Denizart, que ses premiers élèves ont connu sous le nom de Mlle Danel, y débutèrent comme surveillants. Mlle Danel, dont le père était l'instituteur du village de Cempuis, accompagna les enfants de l'O.P.

évacués pendant la guerre mondiale; ce qu'ils refirent tous lors de la dernière guerre — M. Denizart venait de la Picardie. C'est à Cempuis qu'ils se marièrent. Ils furent nommés ensuite instituteurs. Ils instruisirent et éduquèrent plus de trente promotions de Cempuisiens ! Mme Denizart se spécialisa au cours élémentaire 2e année. M. Denizart enseigna au cours complémentaire, section des lettres, au cours moyen 2e année, au cours supérieur 2e année, enfin, encore au cours complémentaire, section des sciences-mathématiques, cette fois.

« Leurs classes avaient la réputation d'être des classes où l'on travaillait ferme. L'un et l'autre poussaient la conscience professionnelle au plus haut degré. Aussi, grâce à un labeur quotidien persévérant et inlassable, ils obtenaient de très bons résultats pédagogiques. Je me souviens fort bien, en particulier, des vifs éloges que décernait devant nous, élèves, M. l'Inspecteur primaire à M. Denizart après une leçon d'arithmétique sur les proportions, au cours complémentaire. Si j'ajoute que tous deux avaient une bonne discipline, vous comprendrez pourquoi ils étaient des maitres respectés.

« Ils pouvaient paraitre réservés, sévères même à quelques-uns. C'est qu'ils écartaient toute familiarité préjudiciable à un travail sérieux. Mais cette froideur apparente cachait un grand attachement aux enfants de l'O.P. Comment aurait-il pu en être autrement quand on sait qu'ils ont vécu une trentaine d'années au milieu d'eux ? Comme certains de leurs collègues, ils auraient pu devenir directeur et directrice dans la région parisienne. Ils ont préféré demeurer à Cempuis. L'amour de leur pays natal ne peut suffire à expliquer cette fidélité à l'Institution. Pour être restés si longtemps dans cette maison, il fallait bien qu'ils aient un peu d'affection pour ces jeunes pensionnaires. A l'occasion, d'ailleurs, cette affection se manifestait, visible. Ceux qui ont assisté à notre dernier bal annuel ont vu leur joie de se retrouver parmi leurs anciens élèves. Et les camarades qui les ont reconduits jusqu'à la gare du Nord, le lendemain, ne me contrediront pas : M. et Mme Denizart étaient très émus en s'en retournant.

« Ils sont les maitres que j'ai le plus connus. En comptant bien, je m'aperçois que j'ai passé, à Cempuis, plus de la moitié de ma scolarité avec eux : sept ans sur douze ! Un an au cours élémentaire 2e année, avec Mme Denizart. Puis avec M. Denizart, six années qui se décomposent ainsi : un an au cours moyen 2e année, un an au cours supérieur 2e année et quatre ans au cours complémentaire. J'ai donc suivi M. Denizart dans ses changements de cours. C'est pourquoi je peux dire qu'il est le maitre avec qui j'ai eu le contact le plus prolongé.

« Je me rappellerai toujours que c'est lui qui m'a préparé avec succès au concours d'entrée à l'école normale d'instituteurs en m'inculquant les notions de sciences et de mathématiques nécessaires. M. Contini, alors professeur, était chargé de la partie littéraire. Ce que je suis aujourd'hui, c'est, pour une bonne part, à eux que je le dois. Et cela, je ne l'oublierai jamais.

« En évoquant le temps passé avec M. et Mme Denizart, je ne puis résister au désir d'égrener des souvenirs personnels. En voici donc quelques-uns. Leçon d'écriture avec Mme Denizart. Etude de la lettre S majuscule. Je me souviens de cette phrase que nous devions copier sans doute avec application sur nos cahiers du jour : « La Sicile et la Sardaigne sont des iles ». Je ne saurais dire pourquoi j'ai retenu cette séance d'écriture plutôt qu'une autre.

« Je me rappelle aussi le mal que se donnait notre maitresse pour nous faire trouver nos premiers problèmes de calcul. Après nous avoir bien expliqué l'énoncé, elle nous faisait réfléchir méthodiquement sur les données et exigeait, avec raison, que nous rédigions, par écrit, ce raisonnement avant de copier la solution qui n'est qu'un raisonnement à rebours. Ce n'est pas chose facile — je le sais par expérience — que d'apprendre cela à des bambins de huit à neuf ans.

« Plus agréables étaient, pour nous, les fins de semaines. Nous attendions avec impatience la lecture de la maitresse du samedi après-midi, qui suivait la distribution des billets de satisfaction à ceux qui avaient eu une bonne note en conduite. Une histoire m'a frappé : c'est celle de « Capi et sa troupe » extraite de « Sans famille ». Quand nous apercevions le petit livre rouge qui la renfermait, le silence et l'attention s'établissaient d'eux-mêmes. Et nous retenions nos larmes avec peine quand Rémy, le personnage central, âgé de huit ans comme nous, était contraint de quitter sa bonne mère Barberin pour aller travailler avec son nouveau maitre, le signor Vitalis.

« Mme Denizart savait aussi occuper nos loisirs. Ainsi, c'est elle qui nous a appris le jeu des initiales, qui se joue à deux, consiste à quadriller peu à peu un carré et à inscrire, dans les carreaux, son initiale le plus grand nombre de fois possible.

« Elle ne s'intéressait pas seulement à notre instruction, mais aussi à notre éducation. Elle s'efforçait de nous donner de bonnes habitudes morales, si nécessaires à cet âge. La propreté et l'hygiène étaient à l'honneur. Mme Denizart ne se contentait pas seulement de beaux cahiers, il fallait aussi que toute notre personne fût nette : mains et visage bien lavés, souliers cirés, mouchoir dans la poche de culotte, tablier sans tache ni déchirure. Au cours de l'inspection quotidienne de propreté, elle avait vite fait de déceler celui qui n'était pas comme il faut. Pour combattre le mensonge enfantin, bénin mais si fréquent, elle employait des formules connues : « Les murs ont des oreilles » ou « mon petit doigt m'a dit... » qui nous impressionnaient fort et nous engageaient à être sincères. Elle voulait également que nous soyons des petits

garçons polis et bien élevés; nous savions qu'elle ne tolérait aucun écart de langage. Enfin, comme M. Denizart, elle apportait un soin méticuleux à tout ce qu'elle faisait; et elle essayait de nous communiquer cet amour du travail bien fait, bien fini, ce goût de « la belle ouvrage ». Le travail manuel, très propre à nous faire acquérir ces qualités, ne faisait pas figure de parent pauvre, loin de là ! Elle ne négligeait pas, non plus, notre santé. C'est ainsi qu'elle observa que je respirais la bouche constamment ouverte. Elle signala le fait à la surveillante générale, Mme Cibeau. Et, grâce à elle, je fus opéré des amygdales et des végétations.

« Comme je le disais tout à l'heure, j'ai passé six ans dans les différentes classes faites par M. Denizart; mais ce sont surtout les quatre dernières années qui m'ont laissé le plus de souvenirs. Il est vrai qu'elles étaient cruciales pour moi puisqu'elles me conduisirent à l'école normale. M. Denizart venait de succéder à M. Vallée quand j'arrivai au cours complémentaire. Mon démarrage fut plutôt lent, difficile même. Dans un moment de découragement, je me laissais aller à lui confier, en parlant de la géométrie plane : « J'y comprends rien, M'sieur ». Mais M. Denizart, lui, ne jeta pas le manche après la cognée. Patiemment, il m'expliqua comment on démontre un théorème, comment on résout une équation algébrique ou un problème d'arithmétique. Si bien que, par la suite, je fis des progrès et j'obtins des résultats convenables. Je me suis même mis à aimer les mathématiques au point que j'ai cru longtemps que j'y excellais plus qu'en lettres. Et je prends toujours plaisir à rechercher la solution d'un problème ou à diriger rigoureusement ma pensée.

« Une autre anecdote me revient à l'esprit. Cette fois, c'est M. Denizart qui parle. Je n'étais pas le seul élève qu'il préparât à l'école normale : il y avait, avec moi, Jean Massieu et Christian Thiévant. M. Denizart tenait à ce qu'on lui remît nos exercices en temps voulu car nous lui donnions un gros travail de correction. Un jour que nous devions être en retard, il nous dit : « A vous trois, vous me donnez autant de travail que tous vos autres camarades de la classe ». Et c'était vrai. Ce n'était pas une petite tâche que de nous présenter au concours d'entrée à l'école normale. Et je peux bien dire qu'il nous a mâché la besogne en préparant nos leçons, en corrigeant nos devoirs avec ponctualité, en répartissant les matières du programme sur toute l'année.

« Et quand le grand jour fut arrivé, voici comment il manifesta son impatience de connaître notre résultat. Il était de service de récréation, dans le parc, quand, le concours terminé, nous allâmes changer de costume et remettre nos vêtements de tous les jours. Je dois avouer, à notre honte, que nous n'avons pas osé lui faire part immédiatement de notre réussite, alors que nous l'avions très bien vu. (C'est bien là les gars de l'O.P. !) M. Denizart fut donc obligé de monter jusqu'au vestiaire du « Nord-Sud » pour satisfaire une curiosité bien légitime...

« Je m'excuse de m'être étendu si longuement sur des souvenirs personnels. Ils m'ont permis, je crois, de faire revivre les figures de M. et Mme Denizart qui ont cessé de hanter notre chère école. Maintenant, ils ont quitté leur calme petit logement, au bout de la grande allée, en face du bois et du caveau de notre bienfaiteur. Oh ! ils ne sont pas allés bien loin ! Ils se sont retirés au village de Cempuis, dans la maison qu'ils ont héritée des parents de Mme Denizart. Et je suis sûr que, dans leurs entretiens, l'O.P. et ses enfants tiennent une grande place. Au moment où s'achève leur activité, consacrée exclusivement au service de l'Institution, les anciens élèves leur souhaitent, du plus profond du cœur, une longue et paisible retraite. Et pour rendre leurs tête-à-tête plus confortables, ils leur offrent ce cadeau (deux fauteuils) qui sera un témoignage permanent de leur gratitude.

« Jean-Jacques BARBIER. »

NOTE. — Deux beaux fauteuils ont été offerts, à la Pentecôte, à M. et à Mme Denizart. Pourtant, la souscription n'est pas encore close. Que ceux qui n'ont pas encore versé leur participation se hâtent de la faire parvenir à Jean-Jacques Barbier ou de la virer à son compte courant postal, Paris 757.97, 10, rue du Dix-Huit-Juin, Ermont (Seine-et-Oise).

Ce n'était pas la première fois !!

La promenade de Cempuis a toujours le même succès mais, les moyens de locomotion aidant, ceux qui prennent le train avec le billet collectif sont beaucoup moins nombreux.

L'on pourrait s'en trouver satisfait mais... ceux présents cette année à la gare du Nord pour le départ de la Pentecôte attendirent en vain après le camarade chargé de leur distribuer les billets et qui oublia de se réveiller. Il fallut donc prendre des décisions immédiates pour permettre à tous les présents de rallier Cempuis dans la matinée.

Nous pensions que pareil incident ne s'était jamais produit mais, en feuilletant la collection du *Cempuisien*, nous en avons trouvé un — avec aggravation, si nous pouvons nous exprimer ainsi — et ceci, à l'occasion du 25e anniversaire de la fondation de l'Institution en 1905.

Voici donc l'extrait de quelques passages commentant cette promenade.

« C'était le 1er octobre. Nous étions quelques-uns, une vingtaine, qui attendions impa-

tiemment 6 h. 10 pour prendre le train qui devait nous mener à Grandvilliers.

« L'heure approchait et notre impatience devenait plus fébrile, car le camarade, qui devait nous remettre nos billets, s'était attardé dans un lit moelleux sans doute, si moelleux qu'il en oublia l'heure, le monstre ! Pendant que nous faisions le « pied de grue » dans la salle des Pas Perdus, il était, je le parie, dans des rêves roses, où il voyait en lointaine perspective quelque festin joyeux se dessiner. Bientôt cependant il se réveille et... s'aperçoit que l'aiguille a tourné trop vite, que ses camarades ont manqué le train. Qui trop embrasse... manque le train !

« Une heure, deux heures passent; après des démêlés insensés avec les autorités de la compagnie et une intervention... pacifique des conseillers, on nous autorise à prendre le train spécial du Conseil général.

....

« Cette fois nous sommes plus nombreux, car les « officiels » nous ont rejoints et c'est une trentaine d'anciens qui se trouvent réunis.

« Cependant nos aventures n'étaient pas terminées. Après Beauvais, nous nous réjouissons d'approcher si vite de Grandvilliers, et le train, superbe d'allure, dépasse Fontaine-Lavagnanne, Grez - Gaudechard et... Grandvilliers, pour venir s'échouer à Abancourt, à la grande surprise et au grand désappointement de tous ces Messieurs. Quelle tête mes amis et moi nous faisions ! Quelle guigne nous poursuivait donc ce jour-là ?

« Bientôt cependant nous reprenons le-dessus et c'est en causant que nous attendons le train qui nous ramènera à Grandvilliers à... 11 h. 25.

....

« Vous dirai-je ce qui nous a valu ce contretemps fâcheux ? Eh bien, on n'avait oublié qu'une chose : prévenir le mécanicien !... »

X...

RÉFLEXIONS et SOUVENIRS sur CEMPUIS (XXI)

Intermède (1896-1898) (1)

D'après la définition du dictionnaire, intermède signifie ce qui est entre, au milieu. Concernant cette série d'articles, la période 1896-1898 est intermédiaire, d'une part entre l'Orphelinat agricole (1875-1880), la direction créatrice de Paul Robin (1880-1894) interrompue par « l'affaire de Cempuis », les directions provisoires de Paul Guilhot et de Lemoine (1894-1895); d'autre part les directions qui se succèderont à partir de mars 1898.

Pour les vingt articles précédents, j'ai pu me référer à une documentation écrite que j'ai citée. Mais, pour la courte période d'octobre 1895 (dernier bulletin de l'O.P.) à mars 1899 (premier bulletin de l'Amicale), j'en suis réduit à mes souvenirs, donc moins certain de l'interprétation des faits.

Je ne puis préciser la date de départ de M. Lemoine ni de M. Guilhot; ni celle de l'arrivée du nouveau directeur, M. Lalanne, Ce dernier est venu fin 1895 ou début 1896; il est certainement parti en mars 1898, car j'ai eu 16 ans le 8 mars et mon départ a été différé de quelques jours, pour accompagner à Paris Mme Lalanne et sa fille Jeanne.

Inspecteur primaire de Beauvais, M. Lalanne connaissait certainement l'O.P. avant de le diriger. Il est plus que probable qu'il y avait assisté au moins à une session pédagogique (n'aurait-ce été qu'à cause du patronage de M. Ferdinand Buisson, directeur de l'Enseignement primaire au ministère). Sa fonction d'inspecteur devait fatalement lui donner un rôle dans l'affaire de Cempuis. Effectivement, le rapport de la Commission d'enquête du Conseil général de la Seine (1895) mentionne, pages 15 et 16 : 1° qu'elle l'a convoqué et qu'il a répondu le 5 novembre 1894 « qu'il ne lui était pas possible de se rendre devant la commission »; 2° que, visité à Beauvais, il a déclaré « n'avoir rien à dire ».

Cette attitude négative lui avait sans doute été conseillée, sinon imposée par ses supérieurs. Comme il ne pouvait prendre position contre le ministre, ni pour le directeur nommé par F. Buisson ou sur sa recommandation, il se réfugiait dans l'abstention.

Les élèves de mon âge (12 ans) n'avaient pas connu ni compris grand chose de l'affaire de Cempuis. Quand il prit la direction de l'O.P. je ne me souvenais de M. Lalanne que parce qu'il avait présidé l'examen du certificat d'études en 1894, à Marseille-le-Petit (maintenant Marseille-en-Beauvaisis) dans des conditions marquantes pour moi. Cet examen comportait pour la première fois une mention d'agriculture (facultative). Peut-être, pour donner quelque relief à cette inauguration, l'Inspecteur primaire avait interrogé lui-même publiquement un candidat par école et M. Peyre, notre maître, m'avait désigné impromptu pour représenter l'O.P. J'avais remarqué la bonhommie de l'interrogateur, qui signalait en les imitant les intonations patoisantes et chantantes des candidats compagnards. Puisque j'ai été reçu, tous les autres interrogés ont dû l'être, car ces villageois pratiquaient plus ou moins l'agriculture et la connaissaient certainement beaucoup mieux que moi (et peut-être que l'Inspecteur).

J'ai déjà dit que j'avais eu un certain succès d'ensemble à cet examen, parce qu'il avait influé ma vie solitaire. Je n'en sais que ceci : Après l'examen, M. Peyre m'avait présenté à ses collègues instituteurs, peut-être aussi à M. Lalanne qu'il devait connaitre. On peut supposer, qu'en me poussant en vedette, il s'y mettait aussi et que cela le

portait à me surévaluer. En contrepartie, l'examen du certificat à Crèvecœur-le-Grand, en 1893, ne me laisse que le souvenir d'une forte migraine et d'un échec, alors que certains condisciples reçus s'étaient montrés notoirement inférieurs au cours de l'année scolaire. Peut-être qu'en réalité je ne méritais « ni cet honneur ni cette indignité » (suivant l'expression de je ne sais plus quel auteur classique).

M. Lalanne était très différent de ses deux prédécesseurs à la direction de l'O.P.; de Paul Robin, qui était hors série à tous les points de vue; de M. Lemoine dont il n'avait que le conformisme vestimentaire (redingote et palmes accadémiques), mais non l'imposante prestance; par contre il avait le prestige supérieur de son titre d'inspecteur primaire et de sa situation d'auteur d'ouvrages scolaires (en collaboration avec un professeur de l'école normale de Beauvais); son autorité était plus persuasive et familiale.

Précisément sa famille contribuait à le rapprocher de nous; Mme Lalanne était simple et affable et leurs trois filles : Gabrielle (à peu près de mon âge) qui était interne au lycée de Beauvais et venait à Cempuis les jours fériés et aux vacances; Jeanne (plus jeune de deux ou trois ans) et Madeleine (âgée d'environ cinq ans). Toutes trois ont fait, plus tard, carrière dans l'enseignement et vivent, en retraite, sur la Côte d'Azur. J'ai connu un directeur d'école qui les avait fréquentées à Paris et m'a dit que Madeleine avait publié des ouvrages sur l'éducation enfantine.

Une particularité de la direction de M. Lalanne est, qu'originaire de la partie méridionale du Massif central et ayant été inspecteur primaire à Aurillac, il a fait venir à l'O.P. des instituteurs et institutrices de cette région, en remplacement pendant les vacances. J'en ai conservé un souvenir assez vague, plutôt sympathique.

De même origine, mais bien plus marquante, était « Miss » Batisse, qui venait de faire un stage en Angleterre, dans la famille d'un juge, et nous impressionnait par sa gentillesse et son élégance. Elle nous enseignait l'anglais au cours spécial et savait nous y intéresser. J'avais en outre la chance d'être à sa table au réfectoire, où ses leçons se prolongeaient. J'ai eu le plaisir de la revoir quelquefois à Paris, puis elle est partie en Indochine.

Le cours spécial, création de M. Lalanne, comblait une lacune dans l'enseignement de l'O.P. Les deux cours complémentaires avaient des effectifs trop disparates pour pouvoir préparer efficacement aux examens et concours de l'enseignement primaire supérieur. Il en résultait, pour les élèves, qui ne se destinaient pas à un des métiers manuels enseignés à l'O.P., qu'ils arrivaient à Paris avec une préparation insuffisante, par rapport à leurs concurrents sortant des écoles primaires supérieures. Ce nouveau cours débutait avec trois « grands » du cours complémentaire 2ᵉ degré (Urban, Ingand et moi) et trois cadets du 1ᵉʳ degré (Auriac, Emile Boutet et Topenot) qui faisaient un meilleur départ parce qu'ils commençaient plus jeunes. Il ne manquait pas d'autres élèves qui auraient été capables de suivre le cours, mais ils avaient choisi des métiers manuels (2).

Les professeurs étaient ceux des deux cours complémentaires : M. Philippet (dont il a été question précédemment) pour les sciences et M. Lesprit pour les lettres. Le cours qui leur était commun était supplémentaire et fonctionnait l'après-midi, pendant les heures d'atelier. Le matin et le soir nous étions avec les condisciples de nos cours d'origine (1ᵉʳ et 2ᵉ degré).

Je n'avais jamais été l'élève de M. Lesprit parce que, avant son arrivée à l'O.P. fin 1894, M. Guilhot, pendant sa direction intérimaire, m'avait fait passer du cours complémentaire 1ᵉʳ degré, où je venais d'entrer, au cours 2ᵉ degré où une place était disponible. Cette décision n'avait pas été réfléchie, mais prise inopinément, après un regard circulaire sur les élèves. Il m'avait désigné sans doute parce que ma figure lui était plus connue (sauf celles de ses enfants, Georges et Marie); parce que M. Peyre lui avait exagéré ma valeur, mais aussi parce que mon indiscipline m'avait, plus que les autres, mis en rapport avec lui. Cette promotion aurait été méritée par un élève ayant déjà passé un an dans la classe. Elle a failli m'être néfaste. M. Lesprit était précisément le maître clairvoyant, consciencieux et sévère qu'il m'aurait fallu, alors que j'allais avoir en M. Bourquin un jeune maître, bachelier, venu à l'O.P. pour un court stage dans l'attente d'une autre fonction qui lui convenait mieux. Il aurait été excellent avec des élèves studieux, mais une bonne partie des siens considéraient le certificat d'études comme l'aboutissement de la vie scolaire. Feignant de croire au zèle de quelques astucieux, il nous prodiguaient les expériences de chimie et physique et les sorties pour étudier la botanique, bien au-delà du programme. Heureusement que M. Philippet vint bientôt m'instruire d'une manière plus orthodoxe et efficace.

On peut attribuer à M. Lalanne deux innovations en plus de la création du cours spécial : le nouvel uniforme des garçons, qu'Ingand et moi avons inauguré en 1897, pour aller à Paris passer l'examen du brevet élémentaire; et la substitution du vin coupé d'eau au « coco » comme boisson. La première était importante, car l'ancien uniforme était moins pratique, trop particulier et voyant pour être utilisable lorsque nous quittions l'O. P. La seconde a été bien accueillie.

M. Lalanne, ayant été inspecteur à Beauvais et connaissant donc le personnel de l'Enseignement primaire du canton, nous avait mis en contact avec le cours complémentaire de Grandvilliers et des conférenciers locaux. Je me souviens vaguement d'y avoir été avec d'autres condisciples, passer à Grandvilliers le certificat d'études complémentaires (qui devait être de création récente) et avoir

assisté à une conférence avec Ingand et Urban (que j'avais mal relayés comme sténographe).

Les vacances de 1896 se sont passées à Boulogne-sur-Mer, comme l'année précédente, mais d'une manière plus intime et moins « officielle ». Elles ont différées comme M. Lalanne différait de son prédécesseur M. Lemoine. Nous avions des maitres méridionaux venus en remplacement (précédemment mentionnés). En 1897 les vacances se sont passées à Mers-les-Bains, dans la maison construite par P. Robin et qui venait d'être acquise par le département de la Seine et, également, dans le premier bâtiment (pavillon Ernest Rousselle) que le Conseil général venait de faire construire. D'où la raison de nos vacances à Boulogne-sur-Mer les deux années précédentes. Je ne me souviens pas si tous les élèves y ont passés par séries comme autrefois, ou seulement les grands. Je n'ai jamais vu que de loin les nouveaux bâtiments, vers 1902, au cours d'un bref séjour avec Henri et Jean Barreaud et en 1916, quand ma division est venue au repos dans divers cantonnements entre Le Tréport et Dieppe. (Pour remonter au front de la Somme, j'ai, isolément et mélancoliquement traversé Grandvilliers, en voiture, en tant que vaguemestre temporaire, sans pouvoir passer par Cempuis.)

J'ai conservé un excellent souvenir de M. Lalanne et de sa famille (ma mère les estimait beaucoup). J'ai correspondu avec lui quand il a été nommé inspecteur à Laon. Mes condisciples ont eu le même sentiment que moi, puisque le bulletin de l'Amicale n° 13 de mai 1902 mentionne que l'Assemblée générale du 12 avril l'avait nommé membre d'honneur avec F. Buisson, P. Robin et P. Guilhot. Le bulletin de septembre 1902 mentionne sa promotion au grade d'officier d'instruction publique, en le félicitant « au nom de tous ses anciens élèves qui ont conservé de lui un souvenir reconnaissant ».

Dans mes *Souvenirs sur Cempuis* (publiés dans le *Cempuisien*, n°s 91 et 92, année 1934) je disais de M. Lalanne : « Sa trop courte direction a été marquante et mérite qu'on y revienne ». C'est fait !

J'avais correspondu quelque temps avec M. Lesprit, après mon départ de l'O.P. en mars 1898, puis l'avais perdu de vue. Le hasard d'une conversation engagée pour passer le temps, le 25 juillet 1947, dans la salle d'attente de la gare de Joinville (Haute-Marne) avec un voyageur qui se trouvait être un Cempuisien, Barbeaux, eût pour conséquences : d'abord l'envoi par ce dernier de quelques numéros du *Cempuisien*, ensuite la réception, par moi, d'une longue lettre datée du 11 août 1947, envoyée par mon ancien maitre (elle a été mentionnée dans le *Cempuisien*, n° 14, septembre-octobre 1947). Cette lettre me permet de confronter mes souvenirs d'élève avec ceux d'un maitre remarquable, qui fut un observateur attentif et indépendant.

Il était arrivé à l'O.P. en novembre 1894, à l'âge de 27 ans; avait fréquenté M. Robin à Paris, quitté l'O.P. après moi, fin décembre 1899, donc connu les directions de MM. Guilhot, Lemoine, Lalanne et Aman pendant cette période de cinq ans. Il était venu à Cempuis pour préparer un difficile concours de passage dans l'enseignement secondaire. L'ayant réussi il a ensuite professé aux lycées d'Elbeuf, Saint-Quentin et Metz, puis pris sa retraite en 1929, à Joinville son pays natal. Il était toujours resté en correspondance avec Eva Bigollet (Mme Lochard), Cempuisienne que j'ai connue à l'O.P., puis fut secrétaire de P. Robin, chez qui elle a rencontré Lochard qui était son disciple. De temps en temps elle est présente à nos réunions.

Pendant les cinq années qu'il a passées à l'O.P., M. Lesprit a été non seulement un excellent maître, mais il s'est intéressé aux élèves. Contrairement à tant d'autres, il n'a pas été le simple « passant » et connait bien l'Institution, ses directeurs, maîtres, personnel et élèves pendant les années 1895 à 1899. Il se souvient des Cempuisiens rencontrés (J. Rochut à Rouen); de ceux qu'il a reçus à Joinville (Lamort et G. Poullot, au cours des manœuvres pendant leur service militaire à Toul).

Je regrette de ne pouvoir reproduire toute sa lettre qui intéresserait beaucoup les Cempuisiens des années citées pendant sa présence à Cempuis, par son esprit d'observation critique.

Les anciens élèves restés ou retournés à l'O.P.

Ce que M. Lesprit m'écrivait, sur les anciens élèves qu'il a connus employés à l'O.P., m'incite à reprendre et compléter ses indications.

La première que j'ai connue en février 1890, était Rose COUARD, ancienne élève gradée qui, restée à l'O.P., avait épousé le forgeron en 1889 et s'occupait de l'infirmerie. Ce premier mariage avait été malheureux et elle avait dû s'expatrier, en République Argentine, pendant quelques années. Devenue, par son second mariage, Mme Clérard, elle tenait, il y a une vingtaine d'années, le restaurant boulevard Rochechouart, fréquenté par l'Amicale. Elle est décédée le 20 décembre 1952, à l'âge de 80 ans.

D'après le rapport de M. Jest du 1er décembre 1892 (reproduit par celui de la commission d'enquête de 1894), il y avait alors à l'O.P. :

Lucile ROBIN, maitresse de dessin;

Gabriel GIROUD, instituteur suppléant;

Amélie PRUD'HOMME (Mme Mulot), maitresse suppléante qui était restée à l'O.P. et avait été mariée en 1891 avec un jeune jardinier sortant du service militaire; devenue par la suite mère de famille, elle vécut un peu à l'écart dans une maison de construction récente, face au grand jardin, isolée dans ce qu'on appelait alors le petit bois ou le parc et qui est maintenant le centre vital de l'I. D.G.P.;

Marie MAIVRE, qualifiée également de maîtresse suppléante, mais plus exactement parce que plus instruite; aurait peut-être fait une longue carrière à l'O.P. si un monteur venu de Paris pour transformer le chauffage central ne l'avait épousée. Nous l'avions perdue de vue, mais elle restait attachée à l'O.P. dont elle entretenait ses deux filles, si bien que l'une de celles-ci ayant vu une de nos sociétaires lire le *Cempuisien* s'est informée auprès d'elle et que toutes deux, la fille et le gendre de l'une ont participé, en octobre 1952, à la visite de l'Amicale à Cempuis.

Ont aussi été employés à l'O.P. de mon temps :

DELPHINE (Mme Dénue), employée à la buanderie. Décédée en 1944;

Thérèse GALLOT, lingère;

Henri HENNECART, dont j'avais été le condisciple au cours complémentaire 2e degré et que avec Ingand et Urban nous assistions dans certaines de ses attributions dont la distribution des victuailles. Il était bien et diversement doué, comme son ami Henri Barreaud. Par la suite il participa activement et utilement à l'Amicale jusqu'en 1904. Fréquenta P. Robin. Aurait pu avoir une action marquante si son caractère n'avait pas été inférieur à ses possibilités et ne l'avait éloigné de nous (pendant mon service militaire de 1903-1906). C'est pourquoi j'ai bien connu ses qualités et peu ses défauts;

Valentine METZELLER (Mme Vve Jacquelin) fut employée à l'O.P. comme maîtresse repasseuse, bien après mon départ. Elle vit maintenant retraitée à Cempuis; dans le voisinage de Chambard (à Sommereux) et de Bourassé (à Hanvoille), autres retraités mais non de l'O.P.

Pourquoi Chambard (un des rares Cempuisiens qui ont partagé la prédilection de Paul Robin pour les métiers agricoles et des plus rares encore qui ont persévéré) nous laisse-t-il sur de lointains souvenirs de ses articles écrits aux Iles Commores ? Il vit dans l'ambiance de sa jeunesse et dispose, de plus de compétence, de talent et de temps qu'il est nécessaire pour nous exposer l'aspect de l'O.P. suivant son point de vue. Qu'il se laisse donc convaincre de le faire prochainement;

Et pour finir, je m'en voudrais d'oublier Jean-Jacques BARBIER, un jeune dont je connais peu de chose; mais je sais qu'il a fait un stage comme surveillant puis nommé instituteur dans la Seine.

La disparition du B.O.P.

Il y a un mystère sur les causes de la disparition du *B.O.P.*, je l'avais signalé une première fois dans le *Bulletin mensuel de l'Amicale*, n° 15, juillet 1902, puis rappelé dans le 19e article de cette série (*Cempuisien*, n° 36, sept.-déc. 1952, page 7).

Le dernier numéro paru du *B.O.P.* est double, 4-5, juillet-octobre 1895, signé du directeur-gérant : A Lemoine, qui l'a rédigé probablement en entier (il y écrivait volontiers). Loin d'annoncer une prochaine disparition, il mentionnait des projets d'avenir dans une petite note page 51.

Il faut noter que Ch. Delon avait publié de nombreux articles jusqu'au numéro précédent et en a laissé de non terminés. Il devait donc être parti de l'O.P. Il est probable que M. Lemoine n'a pas décidé de supprimer le *Bulletin* et qu'il n'a pas eu le temps de s'occuper d'un numéro d'adieu, ce qui aurait bien été dans sa manière.

Si les autorités supérieures avaient décidé cette suppression, elles l'auraient probablement annoncée par son dernier numéro.

Je suppose que M. Lalanne a préféré s'abstenir (là comme dans l'affaire de Cempuis) plutôt que d'assumer une responsabilité qu'il pouvait éviter.

Objectivement, on doit reconnaitre que le dernier numéro du *B.O.P.* était très intéressant pour les parents d'élèves, comme il l'est encore pour les Cempuisiens. Je pense qu'il aurait été préférable de dissocier le *B.O.P.* de l'*Education intégrale,* l'un devenant le supplément de l'autre. Ils intéressaient des publics différents.

On constate, en faisant des recherches sur les entrées et départs d'élèves, qu'ils sont souvent omis; aussi que les prénoms usuels étaient parfois arbitrairement changés : (Jules) Hodier proteste qu'il s'appelle *Marcel*. J'ai cherché (Marie) Faivre et je n'ai trouvé que *Catherine* et *Céline*, elles étaient deux sœurs. P. Robin voyait parfois les choses de trop haut pour le commun des lecteurs et cela n'était pas sans nuire à l'efficacité de ses écrits !

Il y avait abus de fragmentation des articles par des « à suivre » qui devaient décourager beaucoup de lecteurs. Les responsables de périodiques (y compris ceux du *Cempuisien*) ne devraient jamais oublier le point de vue du lecteur (qui est un être et non une abstraction).

L.-M. SCHUMACHER.

---

(1) Je prie l'imprimeur (ou le responsable de la correction) de ne pas supprimer ce sous-titre, comme il a été fait pour les deux articles précédents du **Cempuisien**. XIX. **L'O.P. en 1895** (n° 36, sept.-déc. 1952). XX. **1895 du côté de P. Robin** (n° 37, janv.-mars 1953). Les raisons qui m'ont fait adopter les sous-titres dès le premier article (décembre 1946) restent valables et le sont même davantage. J'insiste parce que j'ai signalé verbalement la première omission, sans qu'elle soit réparée la première ni empêchée la seconde.

(2) D'après le compte rendu (signé Houreux et Urban) de la visite à l'O.P. de l'Amicale à la Pentecôte 1900, le cours spécial était alors supprimé, probablement par suite du départ de MM. Lesprit et Philippet.

Sur les listes des élèves sortis de l'O.P., dernier trimestre 1900 et premier trimestre 1901, nos trois cadets sont désignés comme typographes. (**Bulletin de l'Amicale,** n° 5, juillet 1900; n° 6, octobre 1900; n° 7, janvier 1901.)

O. P.

Les grands faits qui marquent dans la vie des enfants de l'O.P. sont — entre autres réjouissances — les vacances !

Il vous parlent aujourd'hui de leur premier voyage après leur retour à Cempuis.

Les uns retournèrent en Dordogne, les autres allèrent à Paris.

Heureux du changement, ils le sont, mais croyez-moi, au retour, la joie fait briller tous les petits yeux.

H. T.

DEPART EN VACANCES
16 Juillet

C'est aujourd'hui que plusieurs d'entre nous partent en vacances chez leurs parents. Nous nous sommes levés à 7 heures. Nous sommes tout joyeux Nous portons nos paquets au bureau de Mme Gentier. M. Denizart me dit : « Quand j'appellerai tes camarades tu ne viendras pas, car Mme Quentin ne sera pas arrivée ».

Mes camarades sont déjà partis avant que nous ayons fini de déjeuner. Nous sortons du réfectoire, je vois Mme Leveleux, la concierge, arriver. Je cours à elle et lui demande : « Mme Quentin est-elle arrivée s'il vous plaît ? ». Elle me répondit : « Oui, vas chercher Renaudin ». Je lui répondis tout joyeux que c'était moi. Elle ne voulut pas me croire. Je lui assurai que c'était vrai. Je voulus courir mais elle me tenait. Arrivé à la porte du ciroir des filles, je vis Mme Quentin. D'une secousse je me débarrassai de cette maudite main qui m'empêchait de partir.

Je courus à Mme Quentin et l'embrassai. J'étais tout joyeux et je me disais : « Maintenant qu'elle est arrivée c'est sûr que je vais partir ». J'étais tellement pressé que je lui disais : « Partons. On ne va pas attendre les autres ». Je courus à la réserve chercher mon paquet de linge. Je pris mes colis et je dis au revoir à tout le monde.

Avant de partir M. le Directeur me dit : « J'espère que tu seras sage et gentil à Feuquières ». Je ne lui répondis pas, mais je le pensais bien.

Je partis de l'O.P. le cœur battant à grands coups tellement j'étais content. Daniel R.

MES VACANCES
5 Juillet

Aujourd'hui, Yves Debout et moi nous partons en vacances aux Eyzies. A 7 heures et demie du matin M. Mortreux vient nous réveiller et nous dit : « Debout, il faut vous habiller, vous laver pour partir ».

Ensuite nous allons au réfectoire. Mme Coët nous apporte un gros morceau de pain et une bonne assiettée de café au lait en nous disant : « Mangez bien, le voyage doit être long ».

— Nous n'avons pas faim.

Vers huit heures et demie, nous disons au revoir à nos camarades.

M. Volle doit nous accompagner jusqu'à Paris et là-bas il nous laissera à Mme Guillaume, notre assistante sociale.

Arrivés à la gare, le train n'est pas encore là. Cinq minutes plus tard il arrive, nous sommes joyeux. Il s'arrête, M. Volle ouvre la portière et nous montons. Le chef de gare siffle, lève son drapeau rouge, et le train démarre lentement.

Le paysage me semble beau, nous voyons beaucoup de vaches, de chevaux, de terres et de pâturages.

Vers midi et demi nous arrivons à la gare du Nord.

Mme Guillaume n'y était pas ! Nous allons chez elle.

Nous traversons beaucoup de rues sur des passages cloutés.

En montant jusqu'au 3e étage je me disais : « Pourvu qu'elle y soit ».

En nous voyant Mme Guillaume s'écrie : « Ah ! les voilà les deux garçons que j'attendais ! ».

Nous nous installons, nous mangeons, nous jouons.

A six heures Mme Guillaume nous dit : « Les enfants il faut partir pour la gare d'Austerlitz ». Nous prenons le métro, et l'autobus.

Arrivés à la gare Mme Guillaume demande trois billets et nous montons dans un wagon. Un employé siffle, lève son drapeau, le train démarre d'un coup brusque et roule de plus en plus vite.

Vers 9 ou 10 heures tout le monde de s'endormir, sauf Yves Debout, Dif, un ancien de l'Institution, et moi.

Vers 1 heure, les grandes personnes se réveillèrent.

Le lendemain, à 7 h. 05, le train s'arrête à la gare de Mauzens-Miremont.

Yves Debout en descendit, sa patronne l'attendait. Elle parlait avec Mme Guillaume. Le chef de gare siffla, le train démarra lentement.

Arrivés à la gare des Eyzies, je reconnais à peine Jean Camperot, un ancien élève de Cempuis.

Un ronflement d'auto se fit entendre, je regardai, je vois M. Odet, mon patron. Je courus, je l'embrassai. J'étais joyeux de le revoir et je me disais : « Dans cinq minutes je verrai tous mes camarades que je n'ai pas vus depuis plus d'un an ».

Mon patron me dit : « Allez, Léon, monte dans la camionnette ». J'obéis.

A vingt mètres j'aperçois René Faure qui étais venu à ma rencontre.

Arrivé chez mon patron, je courus embrasser M et Mme Desvignes.

Ensuite, M. Odet me dit : « Attends un petit moment, je vais aller chercher Mme Odet, tu lui diras bonjour et tu iras te coucher car tu dois être fatigué ».

Je dis bonjour à la dame que je ne connaissais pas et je montai me coucher.

Un petit moment passa, tout à coup j'entendis des pas de cheval, je vais voir à la fenêtre. Je vis M. Lesvignes qui attelait la jument. Vite je m'habillai et courus avec lui.

Je demandai à mon patron : « Où allez-vous avec la jument ? ».

— Porter à manger aux Allemands qui travaillent pour la commune des Eyzies.

— Ils sont loin ?

— Non ! à la Côte-des-Anes. Monte, et viens avec moi.

La jument démarre. Arrivés là-bas, nous descendons de voiture car il faut gravir une pente.

Le cheval s'arrête, nous déchargeons deux paniers, un sac de pommes de terre et une dizaine de « manoques » de tabac.

M. Lesvignes appelle un prisonnier, et lui dit : « Tiens, voilà du ravitaillement, porte-le au chef cuisinier ».

Deux groupes de dix Allemands avancent vers une petite baraque, surveillés par trois Français, un fusil à la main. Le premier groupe prend des pioches et de grandes barres de fer pointues au bout, les autres des pelles et des pioches.

Les hommes repartent au travail jusqu'à midi. Ces ouvriers doivent piocher une surface de 3 mètres carrés à deux.

Quand ils voient que nous venons leur distribuer le tabac, il rient et remuent la tête de contentement.

Nous repartons car il est l'heure d'aller manger.

Je suis bien content d'avoir fait une bonne promenade.

Depuis plus d'un an je n'en ai pas fait de si belle à Cempuis. Léon L.

ASCENSION DE LA TOUR EIFFEL

Le 14 août je pars avec mon père pour faire l'ascension de la Tour Eiffel.

Arrivé au pied j'ai eu l'impression que la construction était penchée. Avant de monter dans l'ascenseur, mon papa me demande si on redescendait par l'escalier. « Oh ! non ». Au premier étage on nous fit descendre pour changer d'asenceur. Du deuxième au troisième, je commençais à avoir le vertige.

Des peintres étaient en train de peindre la Tour. En moi-même je me disais : « Je ne voudrais pas être à leur place ».

Tout à coup je vois des hommes qui étaient assis sur des cordes. Ils étaient entre le ciel et la terre. Ils peignaient le haut du troisième. Cet étage est vitré, à l'intérieur il est vert clair.

Au loin je vis un champ d'aviation avec deux rangées d'avions qui brillaient. Les hommes qui étaient dans les rues ressemblaient à de vrais nains. Le Trocadéro était tout blanc ainsi que le Sacré-Cœur. J'ai vu la Seine. Henri F.

MES VACANCES

Pendant les quinze jours passés chez ma maman, j'ai été visiter beaucoup de monuments de Paris. Je suis allée dans les grands magasins du Louvre. Il y avait de tout : des meubles, des vêtements, des chapeaux de toutes sortes, des rubans, etc...

J'ai beaucoup admiré la place de la Concorde et les Champs-Elysées.

Il y arrive beaucoup de rues, où roulent des centaines de voitures. Tout est mouvementé, remuant, mais fort joli.

Les Champs-Elysées sont une grande avenue où il y a de grands massifs de fleurs de toutes les couleurs, deux grands bassins où nagent beaucoup de poissons rouges. De grands arbres se dressent alignés les uns derrière les autres. Au milieu, des marchands de glaces sont installés ainsi que des balançoires et des manèges pour les enfants.

Au bout des Champs-Elysées, j'ai aperçu l'Arc de Triomphe.

Tout est joli dans ce grand Paris.

Michèle R.

EN VACANCES

Je suis allé en vacances à Paris chez mes parents et j'ai vu de belles choses.

Un dimanche j'ai pris le métro avec ma marraine pour aller voir le magasin de l'Hôtel de Ville à Paris.

Arrivés à l'Hôtel de Ville nous entrons. Les portes ont de forts ressorts, j'ai eu de la peine à les ouvrir.

Dedans c'est très beau, il y a des pancartes où sont inscrits : « Etoffes », « Lainages », ainsi de suite. Plus loin on voit des couteaux, des réveils, des statues, des postes de T.S.F. Le magasin a plusieurs étages.

Quand vous voulez acheter une montre, par exemple, vous en prenez une, vous la portez à celui qui s'occupe des montres, il vous l'enveloppe précieusement dans du papier, puis la passe à un autre.

Celui-ci vous donne un bon pour que vous alliez à la caisse. Quand vous avez payé, vous allez chercher votre montre.

Ma marraine m'a acheté un couteau et nous sommes repartis.

Le magasin de l'Hôtel de Ville est très beau.

Yves L.G.

RÉUNIONS DU COMITÉ

Réunion du 7 Janvier 1953

Présents : Mlle Beaujard, Marande, H. Tacnet, P. Vidal, Barbier, Chabrier, M. Aubert, Young, Chaussard, Vigneron, A. Le Blévec,

Absents : M.-T. Jobineau, Delpeux.

La séance est ouverte à 19 heures.

J.-J. Barbier nous donne lecture du compte rendu de la précédente réunion; celui-ci est adopté à l'unanimité.

Nos trésorière et secrétaire nous communiquent les comptes rendus financier et moral de l'année écoulée (ce qui nous permet de constater une nette amélioration dans le paiement des cotisations). Ces comptes rendus sont acceptés par la majorité des membres présents.

Questions diverses. — Au cours d'une précédente réunion il avait été voté un secours sous forme de vêtement à une de nos jeunes sortantes de cette année, nous jugeons qu'il est nécessaire de contacter cette Cempuisienne avant l'achat, H. Tacnet est chargée d'aller la voir afin de lui en parler.

Nous votons à l'unanimité un secours.

Nous fixons au 22 janvier la prochaine réunion du Comité.

Sur ce dernier point la séance est levée à 21 heures. A. Le Blévec.

Réunion du 22 Janvier 1953

Présents : Marande, Chabrier, H. Tacnet, Chaussard, Delpeux, Vigneron, M. Aubert, Angelvin, Tolle, A. Le Blévec.

La séance est ouverte à 19 heures.

Le nouveau Bureau, pour l'exercice 1953, est constitué.

Fête annuelle. — Marande nous donne lecture d'une lettre de la Mairie du 18e; cette salle est définitivement retenue pour le 14 mars; les frais de location sont sensiblement égaux à ceux de la Mairie du 5e.

Pour la partie artistique de la fête, nous pouvons déjà compter sur la fanfare de Cempuis; à ce sujet, Marcel Vigneron se propose d'écrire à M. Aubertin afin de connaître son programme. René Chaussard offre également la participation de la chorale, cette dernière proposition est retenue.

Pour la suite du programme, Marcel Vigneron est chargé de contacter divers artistes pouvant donner leur concours à notre fête; il envisage également d'écrire aux deux Cempuisiens qui se sont proposés pour la tenue du « buffet ».

En ce qui concerne la propagande, des cartes seront envoyées aux sociétaires comme l'année précédente.

Questions diverses. — Nous envisageons une réunion du Comité prochainement, à laquelle participera M. Contini.

Marande nous donne lecture de deux lettres émanant de Cempuisiens, l'une d'un jeune camarade sortant de l'année nous remerciant du secours que nous lui avons attribué, l'autre de Robert Dautonel nous faisant part de sa nouvelle adresse.

C'est avec regret que nous apprenons le décès du Dr de Saint-Fuscien, bien connu par les Cempuisiens en tant que docteur attitré à l'Institution.

La séance est levée à 20 heures.

A. Le Blévec.

Réunion du 25 Février 1953

Présents : Marande, Angelvin, Chabrier, P. Vidal, Sirot, H. Tacnet, Vigneron, M. Aubert, Paris, Dibusz, A. Le Blévec.

A. Le Blévec nous donne lecture du compte rendu de la précédence réunion. Celui-ci est adopté à l'unanimité.

Fête annuelle. — Vigneron, qui était chargé de la partie artistique, nous fait part des diverses démarches qu'il a faites et nous communique le programme définitivement retenu. Un orchestre de 6 musiciens animera le bal.

Pour le bar, nous retenons la proposition des deux Cempuisiens qui nous ont fait leurs offres de service et leur donnons tous les détails nécessaires.

Le Comité décide d'offrir un vin d'honneur aux membres invités ainsi qu'à ceux qui participent au succès de la soirée.

Pour l'impression du programme de la fête, Vigneron ira le porter cette semaine chez l'imprimeur.

En ce qui concerne la vente des enveloppes-surprises, J.-J. Barbier est chargé de solliciter des lots.

G. Sirot va faire tout son possible pour que notre fête soit annoncée à la radio.

Marcel Marande nous avise qu'un de ses amis nous propose d'enregistrer gratuitement la fanfare, la chorale et M. Vigneron, au cours du programme.

Questions diverses. — Nous fixons au 6 mars la prochaine réunion du Comité.

Un prêt à un de nos camarades est voté à l'unanimité.

La séance est levée à 21 heures.

A. Le Blévec.

Réunion du 6 Mars 1953

Présents : Marande, Angelvin, H. Tacnet, Chabrier, P. Vidal, Sirot, M. Aubert, Tolle, Chaussard, A. Le Blévec.

Excusé : Vigneron.

La séance est ouverte à 19 heures.

Fête annuelle. — Jusqu'à présent le nombre de lots acquis pour la vente d'enveloppes est d'environ 200.

Angelvin se propose pour faire les démarches nécessaires afin que les 250 sièges demandés soient mis à notre disposition.

Marande nous fait savoir que les lettres d'invitation aux membres de la commission et d'honneur ont été faites et postées; M. David, directeur de l'Enseignement primaire, répondant à celle-ci, s'excuse de ne pouvoir assister à notre fête par suite d'un deuil récent.

Le Comité décide d'offrir des cartes d'invitation aux membres enseignant de Cempuis y compris ceux qui ont quitté l'Institution l'année précédente, ainsi qu'aux membres de la chorale étrangers à l'Association qui ont la gentillesse de prêter leur concours à la partie artistique de la fête.

Nous fixons à 25 francs le prix de chaque enveloppe qui sera vendue au cours de la soirée et de la nuit.

Après organisation de la fête dans ses plus petits détails, la séance est levée à 20 h. 45.

A. LE BLÉVEC.

Réunion du Comité du 15 Avril 1953

La séance est ouverte à 19 heures.

Etaient présents : le président Marande, Henriette Tacnet, Mireille Aubert, Paulette Vidal, Tolle, Sirot, Dibusz et Barbier.

Le Comité aborde la question de l'anniversaire de la mort de Gabriel Prevost. La cérémonie traditionnelle aura lieu, cette année, le samedi 25 avril. La délégation d'anciens élèves qui se rendra, à Cempuis, au caveau de notre bienfaiteur, sera composée de Marande, Henriette Tacnet, Paulette Vidal, Mireille Aubert et Sirot.

L'Assemblée générale du deuxième trimestre est fixée au samedi 16 mai. La clôture des adhésions pour la promenade de la Pentecôte, à l'Institution, se fera ce jour-là.

Proposée par un groupe important de leurs anciens élèves, une souscription sera ouverte afin d'offrir, le dimanche de la Pentecôte, un cadeau-souvenir à M. et à Mme Denizart, instituteurs à l'O.P. depuis plus de trente ans et qui viennent de prendre leur retraite. Jean-Jacques Barbier est chargé de rédiger une circulaire à cet effet.

La séance est levée à 20 heures.

Jean-Jacques BARBIER.

ASSEMBLEE GENERALE du 16 Mai 1953

La séance est ouverte à 21 heures. Une soixantaine de camarades y assistaient.

En l'absence du secrétaire général, Marcel Vigneron, notre président Marande présente le rapport moral du premier trimestre 1953. C'est surtout le bal annuel qui retient son attention. Il se félicite du succès moral et financier qu'il a remporté. Il déplore seulement que la partie artistique se soit déroulée dans un silence tout à fait relatif, ce qui a nui aux enregistrements de la fanfare de l'Institution et de la chorale des anciens élèves. Ce compte rendu moral est adopté à l'unanimité comme l'est ensuite le compte rendu financier présenté par notre trésorière, Mireille Aubert.

Questions diverses. — Un jeune camarade, André Renotte, sorti de Cempuis en 1952, signale qu'il n'a pas encore reçu son allocation de 5.000 francs. Marande entretiendra de cette question le directeur de Cempuis.

Henriette Tacnet explique, en s'excusant, pourquoi les deux dernières circulaires — concernant la promenade de la Pentecôte et la souscription pour M. et Mme Denizart — sont parvenues avec un certain retard.

Au sujet de l'organisation de la promenade à Cempuis du 24 mai, Sirot s'offre à distribuer les tickets de repas et Jacob, les billets de chemin de fer.

La séance est levée à 22 heures.

Jean-Jacques BARBIER.

AMITIE CEMPUISIENNE

Réservez de préférence votre clientèle aux Cempuisiens commerçants dont voici les adresses :

Artisan-peintre : Barthélémy Raymond, 2, rue Victor-Duruy, métro Convention.

Couturières : Mmes Desnoyer (Germaine Henry), 125, rue Championnet, métro Clignancourt;

Germaine Godefroy, 53, rue de Reuilly (12e).

Charcuterie : Garnier Marcel, 45, rue du Château-des-Rentiers (13e).

Layette, linge de maison, blouses de dames : « Marie-Blanche », Mlle Grenot Fernande, 30, boulevard d'Algérie et 18, avenue de la Porte-Brunet, métro Danube.

T.S.F., Photo, Phono : Jullien Albert, 95, rue de Belleville, métro Pyrénées.

Assurances : Incendie, Auto, Moto, Responsabilité civile, Vol, etc. Renseignements gratuits pour recours auprès toutes compagnies après accident ou sinistre. Libdri Jean, agent général, 13, rue d'Armenonville, à Neuilly. Tél. : Maillot 09-64.

Librairie-Papeterie : M. et Mme Meheut René, 88, rue de Charenton, métro Gare de Lyon.

Meubles : Martin Henry, à Raismes (Nord).

Bonneterie, bas nylon, robes d'enfants : Mme Moreau Jean, 41, avenue Secrétan, métro Bolivar.

Produits de beauté et d'entretien : Paris Marcel; en semaine : 287, avenue de la Division-Leclerc, Chatenay-Malabry (Seine); samedi et dimanche : Marché Porte Montreuil, avenue Girardot.

Coiffure de dames : Mme Pinon (Lucette Le Hénaff), 66, rue Doudeauville, métro Château-Rouge.

Artisan menuisier : Voillot Maurice, 1, rue Rondelet, Paris (12e).

Les Cars Robert, 65, avenue de St-Mandé (12e) assurent la visite du 1er dimanche de chaque mois à Cempuis et tous autres déplacements. Téléphone : Diderot 05-92.

***

Les sociétaires peuvent utiliser cette rubrique, gratuitement, dans tous les cas de renseignements à fournir, de services à offrir ou à solliciter. S'adresser à la gérante, H. Tacnet, 8, rue Dalou, Paris (15e).

DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE

Mariages

Nous vous faisons part du mariage de François Bucy, fils de notre ami René, avec Mlle Michèle Camussat, qui eut lieu le samedi 2 mai à Meudon (S.-et-O.). Nous présentons toutes nos félicitations aux jeunes époux.

⁂

M. Contini, directeur de l'Institution, et Mme nous font part du mariage de leur fils Jean avec Mlle Jacqueline Benoist. La cérémonie eut lieu le lundi 11 mai à Paris. Nous adressons nos félicitations aux jeunes époux et compliments aux parents.

⁂

Odette Pichot nous fait part de son mariage le 1ier juillet, à Paris, avec M. Gérard Thareau.

Nouveaux sociétaires

Michel Lavot, 80, rue Pernety, Paris (14e).

Christian Flageul, 26, rue Myrrha, Paris (18e).

Félix Gigot, sergent, caserne Charner, St-Brieuc (Côtes-du-Nord).

Boîte aux lettres

Nous avons un pli très important à remettre à Leclère Léon, dont nous ignorons actuellement l'adresse. Prière à l'intéressé ou un de ses camarades sous les yeux de qui tomberait cet appel de bien vouloir nous la faire connaître le plus tôt possible en l'adressant au siège social.

⁂

Andrée Drapier, que nous avions perdue de vue depuis de nombreuses années, vient d'écrire à M. Marande pour renouer les liens qui l'unissent toujours à Cempuis.

Mariée et mère de deux enfants, elle fait connaitre son adresse actuelle : Mme Laissus, à Esserts-Blay, par La Bathie (Savoie) .

Nous espérons la compter prochainement parmi les membres actifs de l'Association.

Changement d'adresse

Paul Jacquelin, 89, rue de Paris, à Yerres (S.-et-O.).

Liliane Descharles, 11, boulevard de Port-Royal, Paris (13e).

Liliane Fékete, 11, boulevard de Port-Royal, Paris (13e).

Mme Thérèse Montet, 12, rue Joseph-Staline, à Saint-Ouen (Seine).

Robert Vatteau, 21, rue Bourg-Tibourg, Paris (4e).

Lucien Baudrelot, 2e Régiment des Hussards, 3e escadron, 4e peloton, quartier Donis, Orléans (Loiret).

Mme Bouctot Raymonde et M. Bouctot, adjudant-chef, S.P. 68.114, B.P.M. 523 B, F.F.A.

Décès

Nous apprenons le décès, en avril, de Mme Vallée, qui s'était retirée sur la Côte d'Azur.

Nous adressons nos sincères condoléances à M. Vallée.

Démissionnaires

Denise Lardaut.

René Jacquot.

ECHOS

Nous avons déjà eu le plaisir et l'honneur également de compter parmi les Cempuisiens musiciens, plusieurs premiers prix du Conservatoire de Paris.

Aujourd'hui nous vous signalons que notre camarade et secrétaire Vigneron Marcel vient de passer avec succès le concours du Conservatoire. Un deuxième prix d'opéra-comique a été la récompense de ses efforts persévérants. En lui souhaitant pour l'année prochaine un premier prix, nous lui adressons nos meilleurs compliments.

DE CEMPUIS

Nous vous signalons que la fanfare de l'Institution, après deux auditions à Paris (décembre et mars) puis dans différentes villes de l'Oise, se trouvait le 14 juin aux côtés de l'Harmonie des Chemins de fer du Nord au festival de musique à Grandvilliers, et le 21 juin à Chauny (Aisne), sollicitée par la Ligue de l'Enseignement.

En dernière minute nous apprenons que, pour sa dernière sortie de l'année scolaire, la fanfare était, le 3 juillet dernier, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, à l'occasion de la séance inaugurale du Congrès annuel de la Ligue de l'Enseignement.

Nous adressons toutes nos félicitations à la jeune fanfare qui, sous l'habile et énergique direction de M. Aubertin, commence à se faire entendre sérieusement et à marcher sur les traces de la fanfare, avec M. Roger comme chef, que nous avons connue avant 1940.

⁂

A côté des sorties de la fanfare dont nous vous parlons ci-dessus, nous sommes à même de vous donner des résultats sur les différents examens passés, en cette fin d'année scolaire, par nos jeunes camarades de l'Institution, à qui nous adressons nos sincères félicitations.

Certificat d'études primaires : 20 reçus sur 24 candidats présentés.

Certificat d'aptitude professionnelle :

Menuiserie, 3e année : 2 reçus sur 2 candidats présentés.

Ajusteur, 3e année : 3 reçus sur 5 candidats présentés (dont 1 externe), mais dont 2 restent encore un an à l'Institution.

Section commerciale, employé de bureau : 2 reçus sur 5 présentés dont 2 restent encore un an à l'Institution.

Et, pour finir, signalons qu'il y a 16 sortants (15 garçons et 1 jeune fille) que nous espérons bien voir grossir le nombre de nos sociétaires.

La Gérante : H. TACNET.

Imp. A. MONTOURCY, 4 bis, r. Nobel (18e)